

ITÔ Hiromi

traduite par Ono Masatsugu et Claude Mouchard

Auto-présentation

Née en 1955 à Tokyo, j'ai commencé à écrire des poèmes vers la fin des années soixante-dix. J'appartiens à une génération qu'on appelle « san mu shugi », celle des « trois sans », qui arrive trop tard pour tout mouvement social. C'est pourquoi mes intérêts se tournent vers l'intérieur, c'est-à-dire vers « mon propre corps » (vers le corps féminin, la vie sexuelle, etc., parce qu'il se trouve que je suis femme). En rébellion contre la poésie contemporaine et la littérature établie, je me suis mise à m'exprimer à ma façon. Et c'est ce qui m'a soudain projetée dans la lumière publique.

Vers 1982-1983, j'ai vécu à Varsovie sous le couvre-feu. C'était ma première expérience d'un pays étranger et d'une autre langue.

En 1984, j'ai eu l'expérience de « mettre au monde un enfant ». J'ai déménagé de Tokyo à Kumamoto, petite ville au sud du Japon (là où subsistent les traditions japonaises des forêts d'arbres à feuilles persistantes). J'ai commencé à écrire sur ma grossesse et sur mon accouchement, et sur l'expérience de prendre soin de mes enfants. C'est-à-dire sur la féminité comme comportant la souillure et le tabou, le meurtre d'enfant, l'abandon d'enfant, etc. C'est à travers la grossesse, l'accouchement et les soins des enfants que je crois avoir, dans mon corps, compris le féminisme.

Le livre Bon sein, mauvais sein qui raconte ma grossesse et mon accouchement est devenu un bestseller. De ce livre, un film a été tiré. Ce livre est d'ailleurs au départ d'un nouveau genre d'essais : « Comment élever les enfants ».

À l'époque, j'ai commencé à m'intéresser à l'art oral traditionnel du conte. Par exemple, au genre du Sekkyô-bushi (contes de moines), dont le Nihon Reii ki qui m'attire.

Il y a longtemps que je fais des lectures en public. Depuis 1985, année où j'ai donné une lecture à la salle Janjan dans la région d'Okinawa, je n'ai pas cessé de lire pour le public, c'est-à-dire de « conter ».

Dans les années 1988-1989, j'ai habité de nouveau à Varsovie. Il se trouve que je pouvais alors parler l'anglais et le polonais. Depuis lors je sens toujours dans ma tête la présence des langues étrangères quand j'écris des poèmes. Après être rentrée au Japon, j'ai commencé à essayer de détruire ma famille et la poésie contemporaine en moi (c'est-à-dire que j'ai divorcé et que j'ai presque arrêté d'écrire des poèmes). À cette époque, je faisais des lectures publiques et je donnais des conférences, partout au Japon, aux États-Unis, en Angleterre, au Népal, en Allemagne, etc.

En 1997, j'ai émigré aux États-Unis.

Aujourd'hui, je prends conscience que mon moyen d'expression est en train de se séparer de la « poésie contemporaine », et qu'il s'oriente vers la « prose ». Cependant, mon attention se concentre encore sur le langage du « poème », et je me donne toujours le nom de « poète ».

J'écris aussi des essais autobiographiques sur la façon d'élever les enfants et sur la vie de femme. Je m'intéresse aussi à des phénomènes sociaux tels que la dépendance des femmes envers l'alcool ou les drogues, l'anorexie, les violences contre les enfants. Malgré moi, je suis devenue une sorte de porte-parole des mères d'aujourd'hui, et j'ai donné beaucoup de conférences aux mères fatiguées et aux femmes anorexiques ou dépendantes. À travers ces expériences, j'ai reconnu la puissance pratique et incantatoire propre au poème, celle des paroles (que j'appelle aussi poème) qui s'adressent aux femmes, les consolent et les encouragent.

Comme j'habite aujourd'hui en Californie, je n'ai pas l'occasion de faire des lectures en public ou des conférences. Mes filles qui habitent avec moi oublient de plus en plus le japonais. Je sens que mon japonais ne cesse de se dégrader. Maintenant je sens un fort attachement au japonais. J'ai faim de japonais. C'est grâce à cette vie d'exilée que je peux affirmer que cette langue, le japonais, est la racine de mon être. Je sais parler l'anglais, mais je ne sais pas le lire ni l'écrire. Peut-être essayé-je de ne pas lire et de ne pas écrire.

Bibliographie choisie :

Bon sein mauvais sein, 1985 – Shûei-sha

Traité du territoire, 1987 – Shichô-sha

Je suis Anjuhimeko, 1993 – Shichô-sha

La nina, 1999 (prix Noma Bungei Shinjin) – Shinchô-sha

Plusieurs de mes poèmes sont traduits dans l'anthologie de poésie contemporaine japonaise en anglais.

En allemand :

Mutter Totten, 1993,

Das anarchische Aschenputtel, 1998,

traduits par Irma Hijiya-Kirshnerit, chez Resienz Verlag.

Plusieurs de mes poèmes sont traduits en coréen et en népalais.

UNE SORTE D'INTRODUCTION À UN LIVRE ÉCRIT PAR UN MOINE VERS 800 AV. J.C.

Mon nom est Kyaukai. Je suis un moine aussi sot qu'un mouton. J'habite cette île minuscule. Du continent qui doit être là, je ne vois rien. Les marées autour de l'île coulent très vite. Si l'on partait sur une petite barque, on ne pourrait que disparaître au fond de la mer ou dériver n'importe où. On dit qu'ici c'est l'Est. Mais le soleil s'élève de la mer. La lune aussi s'élève de la mer. Par-delà la mer, c'est encore l'Est. Je regarde la plaine exubérante. Si des choses comme l'amour, la concupiscence, l'avarice pouvaient prendre forme, ce serait précisément à la manière exubérante des herbes et des arbres. Quand on marche, des lianes agrippent les talons. Des épis nous agacent les joues. Des lianes grimpent jusque dans la maison. La chaleur et l'humidité nous écrasent, moi et ma famille. Des mousses et des moisissures s'étendent partout : sur les murs de la maison, sur la nuque et

dans la bouche de mes enfants, dans le vagin de ma femme. La forêt est dense. À peine y met-on les pieds que l'on est mangé d'insectes. Sucé par des sangsues, mes pieds se prenant aux racines des arbres, je tombe. À peine tombé, des mousses poussent sur moi et des lianes m'écrasent le dos. Des insectes grouillent sur moi. J'enfle sous l'effet du venin des insectes. Les insectes pondent des œufs et meurent sans nombre. Ce qu'on a édifié se dégrade et pourrit, herbes, arbres, mousses, cadavres d'insectes n'ont pas de mal à occuper la place. Voilà. Il faut beaucoup de temps pour que l'important traverse jusqu'ici. Le fait que l'important ait fini par traverser montrerait qu'il devait y avoir une forte volonté de traverser.

C'est toujours depuis le pays de Kudara que l'important traverse. Aussi bien ce qui est écrit des enseignements du Bouddha que d'autres importants enseignements. Ce n'est pas que tel ou tel enseignement soit vrai ou non. Tout est précieux et vrai, c'est ce que je crois. Lisez tout. La vérité est une.

« Qui fait le bien recevra le bien. Qui fait le mal recevra le mal. »

C'est ce qu'on appelle karma. Telle est le simple et claire vérité. Tout s'écoule : l'univers, la nature, les vivants. C'est par là que passe le karma.

Je suis un moine aussi sot et lent qu'un mouton. Mais à voir les gens dans le monde je me sens tellement triste. Ceux qui ne pensent qu'à faire leur profit. Ceux qui sont avides des biens à leur portée. Impossible de dire que ce sont des humains qui vivent. Comme si dans une montagne de fer un aimant attirait le fer.

L'ombre suit ce qui a forme, l'écho répond à la voix, c'est ainsi qu'il y a rétribution. Un jour j'ai entendu raconter une histoire mystérieuse. Ce serait une histoire vraie. Un homme qui avait commis un vol dans un temple racheta son péché en renaissant en vache dans sa vie suivante. J'ai entendu raconter une autre histoire : un homme qui ne croyait pas à la vérité insulta un moine. Aussitôt il reçut son châtiment. Un homme qui croyait à la vérité fit le bien. Aussitôt il reçut sa récompense. Je le répète, ces histoires seraient vraies.

Moi dans cet instant. C'était comme si j'assistais à un instant où le monde s'effondrerait subitement. Cette vision. Surprise. Terreur. Colère. Impuissance. Et tristesse. Je ne peux éviter de revenir sur moi-même. Bien entendu, il y a là mes péchés. Il y en a sans nombre. Quand je me les rappelle, je ne me supporte pas. Honteux. Inquiet. Suffoquant. Aveuglé. Tellement avide de fuir précipitamment les yeux fermés cet endroit. Mais je suis resté là. J'ai pensé que je voulais faire savoir cela aux autres. La rétribution du bien et du mal, c'est une révélation qu'il faut faire savoir aux autres. Faute de quoi, sans savoir ce qui est mal ou non, on continue à commettre des péchés. C'est triste. Très triste.

À l'étranger, il y a des histoires de ce genre, je le sais. Mais je ne savais pas qu'aujourd'hui des choses mystérieuses se déroulaient dans mon pays. Maintenant que je m'en rends compte, je veux le faire savoir aux autres.

O vous autres, ô Kyaukaï, yeux grand ouverts, regardez. Tendez l'oreille, écoutez. Apprenez, soyez émus, soyez effrayés, soyez humbles, changez de conduite. Je me suis levé, regardant alentour, j'ai crié.

« Je ne peux pourtant pas accepter ça. »

Surprise, ma femme, qui était dehors à faire la cuisine, s'est retournée. Non, ce n'est rien, rien du tout, ai-je dit avec un geste de la main. Me rasant, en silence cette fois, j'ai pensé.

Je ne peux pourtant pas rester sans rien dire. Tout ce que j'ai entendu jusqu'à

aujourd'hui, en le transcrivant pour le recueillir en trois volumes que j'appelle « *Nihonkoku genpô zennaku ryôiki* », je veux le transmettre jusqu'aux générations les plus reculées.

Sot comme un mouton, Kyaukaï, depuis son enfance, n'a jamais été intelligent ni doué. Son écriture est mauvaise, son style incohérent. Il n'a guère progressé dans son apprentissage. Impossible qu'il atteigne l'illumination. Le désir et les attachements collent à lui de manière à ne pas le lâcher.

Il y a de ces histoires que j'ai entendues qui sont sans logique. Il y en a aussi qui m'ont échappé. Une passion véhémement me pousse. Tant mieux. C'est mieux que de ne rien faire. Je parle tout seul. Je n'arrête pas de parler tout seul. *Ne faites pas le mal, faites le bien, ne faites pas le mal, faites le bien...*

Le karma des biens et des maux est inscrit dans l'enseignement de Bouddha. Le principe des profits et des dommages pour les bons et les maudits se comprend à lire par exemple l'enseignement de Confucius. Lisez-le. Selon Bouddha, le temps du monde se divise en trois époques. D'abord, durant cinq cents ans, c'est l'époque où était réalisé tout ce qu'enseigne le Bouddha, le savoir, la pratique, l'illumination. Et puis, durant mille ans, c'est l'époque du savoir et de la pratique, mais sans l'illumination. Enfin, dix mille ans durant, c'est l'époque du savoir sans pratique ni illumination, celle où l'enseignement de Bouddha dépérit. Depuis la mort de Bouddha jusqu'à l'an 6 du règne d'Enreki, s'écoulent déjà 1722 ans.

L'an 6 du règne d'Enreki fut l'année inoubliable. À l'automne de cette année (l'année du petit lapin fou), au début de septembre, le 4 (jour du tigre du grand arbre), à l'heure du coq, je n'ai pu m'empêcher de gémir. Comme si, la tête grouillant de moucheron, je tentais de les chasser sans qu'ils partent. En réalité, ce qui grouillait, ce n'était pas des moucheron, c'était ma conscience. Du fait de ma conscience, mon visage et mon corps étaient en feu. L'idée m'est venue de m'asperger d'eau froide. Mais par là, comme je l'ai compris, j'allais me vaporiser sans laisser de trace. Sous l'effet de ma conscience, je suis tombé par terre, je me suis cogné la tête, yeux fermés, en me tordant. Des paroles sont malgré moi sorties de ma bouche : « J'ai honte, j'ai honte au point que mon corps maigrisse. »

Je répétais : « J'ai honte, honte, honte au point que mon corps maigrisse. »

Plus je répétais, plus vivement me revenaient les péchés antérieurement commis par moi. Je me débattais. Ce n'était que douleurs et souffrances qui me torturaient le cœur et le corps. Pas moyen d'y échapper. Je ne faisais que répéter. Naître dans ce monde et y mourir. Être né et être mort. Né et mort. Emporté par le karma, empêtré dans les attachements. Né et mort. Né et mort. Né et mort. Né et mort. Affairé à courir de toute part, je vis comme si je brûlais. Je suis moine. Pourtant j'habitais une demeure profane, et j'avais une femme. J'ai engendré des enfants. Affairé, affairé. Mais pas de quoi les élever. Pas de quoi les nourrir. Ni légumes, ni sel, ni vêtements, ni bois. Sans nul doute, je ne faisais pas l'aumône dans ma vie précédente. Je me demande si ce n'est pas là ce pour quoi je paie maintenant. Je suis plein de remords. J'ai honte, honte au point que mon corps maigrisse. Jusque très tard dans la nuit je me suis tordu d'angoisse. Effondré sur lit, où dormait ma femme. Instinctivement j'ai pris ma femme dans mes bras. Sans le vouloir, j'ai donné un coup de pied à mon enfant. Dans ma maison glaciale où soufflaient les vents, sur le lit misérable, un enfant dormait ici, et là, un autre. Un bébé s'est mis

à pleurer. Ma femme m'a repoussé, et prenant le bébé elle lui a donné le sein. Assailli de remords, étreignant ma femme qui allaitait, je l'ai renversée. Tout en entendant le bébé téter le sein, je faisais l'amour à ma femme. Non, je la forçais. Remords. Honte. J'ai honte au point que mon corps maigrit... Cette nuit, à l'heure de la souris, je faisais un rêve. C'était un rêve sur un moine, Kyaunichi, une vieille connaissance. Mais je crois que dans ce rêve, c'était Avalokitesvara qui avait pris une autre forme pour apparaître. Ce rêve m'a donné un clair éveil. À mon propre être. À la croyance au karma. C'était l'an 6 d'Enreki. (Désolé de parler de choses personnelles). Depuis la mort de Bouddha jusqu'à cette année-là, 1722 ans !

Donc depuis l'époque de la pleine justice et celle du plus ou moins de justice, époques depuis longtemps révolues, nous vivons maintenant celle de l'injustice. Les enseignements de Bouddha ont passé jusqu'à cette petite île. De nobles empereurs et de nobles moines ont paru en grand nombre, ils ont enseigné les leçons de Bouddha, ils les ont répandues et ont essayé de sauver les gens. Et jusqu'à l'an 6 d'Enreki, 236 années se sont écoulées. C'est court. C'est long aussi. Mais le monde devient de plus en plus mauvais.

Regarder le monde. Ceux qui font le bien sont aussi rares que des fleurs croissant sur les rocs des montagnes. Ceux qui font le mal sont aussi nombreux que les herbes dont se couvre la terre des montagnes. Hanté par l'esprit du mal, sans doute a-t-on depuis longtemps perdu la raison. Faute de croire à la vérité du karma, on continue simplement à commettre des péchés. On cherche les honneurs, le profit, avide, on répète la tuerie. Tout de suite vient la punition. C'est la rétribution immédiate.

Nous vivons une vie illusoire. Un jour nous mourons. Nous sommes ici pour quelque temps. Notre temps est le temps de la fin. On est cruel. Stupide et avide. Triste. Triste. Triste. Mais il n'est pas trop tard. C'est maintenant. Maintenant qu'on doit faire ce qu'il faut. Le chemin est là.

Donnez au moine. Une boule de riz. C'est une bonne action. Une bonne action sera inmanquablement récompensée. À l'avenir, vous serez épargnés par les désastres de la famine.

Cessez de tuer. Ne serait-ce qu'un jour. Il suffit de s'y efforcer. Il y a des gens qui ne peuvent vivre sans tuer. Hé bien soit. S'efforcer de ne pas tuer, c'est déjà une bonne action. Une bonne action sera inmanquablement récompensée. Vous serez épargnés par les guerres du temps de la fin.

Jadis, un moine qui vivait dans la montagne pratiquait la méditation. À chaque repas il donnait à manger à un corbeau. Le corbeau s'était apprivoisé et venait tous les jours. Un jour, après le repas, le moine se lava les dents, se rinça la bouche, se lava les mains, et, s'étant mis à jouer distraitement avec une pierre, il la lança. Frappé par la pierre, le corbeau en mourut, avant de renaître en sanglier. Un jour, le sanglier cherchait de quoi manger dans la montagne au-dessus de la cabane du moine et, du museau, poussait des pierres. L'une des pierres qu'il poussa tomba et frappa le moine, et le moine en mourut. Non que le sanglier ait eu connaissance du karma de la vie précédente. C'est spontanément que la pierre tomba et que le moine mourut. Un péché sans intention appelle une punition sans intention. D'autant plus sera puni le péché avec intention. Acceptez. Acceptez sans limite.

Tel est Kyaukaï, le moine qui ne sait que vivre aussi sot et lourd qu'un mouton.

Je suis moine, pourtant, comme les gens ordinaires, j'habite en-dehors du temple, comme les gens ordinaires, j'ai une femme. J'ai des enfants. Ils sont nés en

nombre, ils sont morts en nombre. Jusqu'à sept ans, tout, dit-on, est dans la main de Dieu. Quoi qu'on dise, perdre des enfants petits est déchirant. Les incinérer et enterrer leurs cendres de sa propre main est encore plus déchirant. Pourtant je fais l'amour avec ma femme. Je me plais à faire l'amour. J'aime ma femme. Je la mets enceinte. Ma femme inlassablement continue à se retrouver enceinte. Et elle accouche. En dépit de douleurs et souffrances extrêmes, ma femme continue d'accoucher. Pour élever ces enfants, je cours partout, affairé. Impossible d'échapper à l'extrême pauvreté, à la concupiscence. En dépit de tous mes efforts, je n'arrive à aucune illumination. Il reste que je ne peux m'empêcher de penser à la vérité. À côté de moi vivent des gens plus pauvres, plus ignorants. Les gens me tendent des mains couvertes du sang de la tuerie. Je prends ces mains. Trouvant appui dans ces mains, je vis. Moi aussi je vais me couvrir de sang. Couvert de sang, je veux enseigner à mes voisins la vérité du karma, quand même je devrais leur ouvrir de force les oreilles. Les gens couverts de sang sont en train de se noyer. Je voudrais les saisir, ces mains qu'on me tend. Acceptant d'être trempé des pieds à la tête. Désirant sauver les gens en train de se noyer. C'est pourquoi j'écris les histoires étranges que j'ai recueillies. S'il se pouvait, je voudrais avec tous mes voisins naître dans la terre pure de l'Ouest. Quitter avec tous la maison de ce monde pour habiter le miroitant palais du monde céleste, voilà ce que je souhaite. Ou ce que je rêve.

(texte inédit)